

pour le socialisme intégral et l'action directe. Elle n'est ni anarchiste, ni socialiste, ni syndicaliste mais cherche à unir ces tendances dans la lutte des classes.

De son côté, Emile Chapelier s'inscrit à titre individuel au très récent Syndicat des Employés Socialistes de Bruxelles où il milite aux côtés de Joseph Jacquemotte.

La nouvelle de l'exécution de Francisco Ferrer à Barcelone le 13 octobre 1909 provoque des manifestations houleuses à Bruxelles. Chapelier fait un discours à la Maison du Peuple tandis que pour *Le Révolté* on entre dans une ère de guerre sociale!

Il n'empêche que quelques mois plus tard la Fédération anversoise du P.O. fait la paix avec le syndicat des diamantaires. C'est la fin de la C.S.B. C'est également l'époque où l'on débat au sein du P.O. d'une éventuelle participation gouvernementale avec les libéraux. Un espoir anéanti par les élections de 1910 qui maintiennent les catholiques au pouvoir.

Il est vrai cependant qu'une opposition révolutionnaire se maintient à l'intérieur du P.O. et que les syndicalistes révolutionnaires s'organisent dans l'Union des Syndicats de la Province de Liège (1911).

Il n'empêche! A Bruxelles, le *Groupe Révolutionnaire* se désagrège. L'un après l'autre ses membres sont attirés par la route, par Paris. Victor Kibatchitch est l'un des premiers à partir.

A Paris c'est le journal individualiste *l'anarchie* fondé par Albert Libertad qui l'attire. Il y fait la connaissance de Riette Matrejean qui devient sa compagne. Ensemble ils ne tardent pas à assumer la gestion de *l'anarchie*. Raymond Callémin et Edouard Carouy les y rejoignent. Ils sont écoutés par l'aristocratie de leur militantisme passé et se lancent dans l'illégalisme, la reprise individuelle. Ils ne veulent plus être

exploités. Ils veulent « tout et tout de suite » comme on dira plus tard!

La rencontre avec Jules Bonnot donne un tour plus désespéré encore à leur révolte. Ils entrent dans la légende à coups de révolvers et d'actes en folie. Après l'attaque de la rue Ordener du 21 décembre 1911, Raymond Callémin (devenu *La Science*) et Octave Garnier viennent chercher un peu de chaleur humaine chez Victor Kibatchitch et Riette Matrejean. C'est ce genre de fait qui leur vaut à tous deux de comparaître au procès de la « Bande à Bonnot » qui s'ouvre le 3 février 1912 pour les survivants de l'écatombe.

Le 28 février le verdict tombe. La mort pour Eugène Dieudonné, Raymond Callémin, André Soudy et Elie Munier. Dix ans de bagne pour Jean De Bok. Riette Matrejean est acquittée mais Victor Kibatchitch est condamné à 5 ans de prison.

Eugène Dieudonné sauve sa tête « in extremis » mais les autres sont exécutés le 21 avril. « C'est beau, hein, l'agonie d'un homme! » s'exclame Raymond Callémin avant d'embrasser la « Veuve ».

Pendant ce temps à Bruxelles le P.O.B. s'est lancé sans conviction dans une grève générale pour le S.U. Une grève parfaitement contrôlée par l'état-major et le service d'ordre socialiste. Une grève que le Conseil Général arrête quand les députés socialistes obtiennent la création d'une « Commission parlementaire pour l'étude de la réforme électorale ».

Les syndicalistes révolutionnaires rassemblés autour de *L'Action Ouvrière* relancent une bien maigre *Confédération Syndicale Belge* (environ 10.000 membres). Ni eux, ni les révolutionnaires restés au sein du Parti Ouvrier ne pourront s'opposer à la « Grande Boucherie » qui se prépare.

Victor Kibatchitch entre en prison à la Centrale de Melun pour y subir sa peine.

Berliet l'internationalisme prolétarien va s'effondrer dans les boues de l'Yser, de la Meuse ou de la Somme.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Victor SERGE, *Mémoires d'un Révolutionnaire*, Points - Le Seuil, 1978.
Riette MATREJEAN, *Souvenir d'Anarchie*, La digitale, 1988.
Bernard THOMAS, *La Bande à Bonnot*, Tchou, 1968.
Jean DE MEUR, *L'anarchisme en Belgique*, P. De Meyère, 1970.
James GULLAUME, *L'Internationale*, Grounauer, 1980.
Paul RECLUS, *Les Frères Reclus, Les Amis d'Éliade Reclus*, 1964.
Louis BERTRAND, *César De Paepe*, Dechenne, 1909.
Léon DELSINNE, *Le Parti Ouvrier Belge*, Renaissance du Livre, 1955.
Marc-Antoine PERSON, *Histoire du Socialisme en Belgique*, I.E.V., 1953.
Marcel LEBMAN, *Les Socialistes belges*, Via Ouvrière, 1979.
Maxime STENBERG, *A l'origine du Communisme belge: l'extrême-gauche révolutionnaire d'avant 1914*, Fondation J. Jacquemotte, 1981.
Jan MOULAERT, *De Verzuimste Staat*, EPO, 1981.
Actes du Colloque Éliade Reclus, Institut des hautes Études de Belgique, Archives de l'Alliance Libertaire, Bruxelles.

S

Les premières armes de la critique : retour aux sources de l'individualisme anarchiste de Victor Serge, dit « Le Rétif »

par Yves PAGES

RETIF, IVE, adj. Se dit d'un cheval ou autre bête de monture qui refuse d'obéir. Fig. Se dit des choses qui n'obéissent pas.

On ne peut étudier l'émergence d'une sensibilité libertaire chez Victor Serge sans se remettre en mémoire les prin-

cipaux temps forts de sa jeunesse errante et mouvementée. Mais, pour échapper à l'emprise, déjà romanesque, de ce fragment de biographie révolutionnaire, nous avons trouvé préférable de mettre en relief dans notre bref récit ce qui a trait à la genèse intellectuelle de Victor

Napoléon Lvovitch Kibaltchitch, né le 30 décembre 1890 à Bruxelles.

Fils d'un exilé russe, érudit et agnostique, Victor passe sa prime enfance dans une grande misère matérielle. Il a douze ans quand son frère cadet, Raoul, meurt de faim. Peu après, la situation semble s'améliorer, son père étant nommé à l'Institut d'Anatomie de Bruxelles, Victor se prend d'amitié pour Raymond Callemin, fils d'un cordonnier alcoolique. Ils découvrent ensemble les œuvres de Zola, Louis Blanc et Fenimore Cooper, puis adhèrent aux Jeunes Gardes Socialistes d'Ixelles vers l'âge de quatorze ans.

Faute de suivre le chemin d'une scolarité régulière, ils exercent quelques petits métiers précaires. C'est la lecture d'une brochure de Kropotkine, *Aux jeunes Gens*, qui les pousse à rejoindre, au cœur de la forêt de Soignes, la Colonie libertaire de Stockel. A l'entrée de ce « Milieu Libre », on a inscrit une maxime rabelaisienne : « Fais ce que veux ». Les deux adolescents s'y initient à la vie en « camaraderie » et nourrissent leur anarchisme précoce de lectures variées : des brûlots de propagande aux romans d'Anatole France. Dès 1908, Victor, sous le pseudonyme du « Rétif », signe vingt-deux articles dans *Le Communiste* et *Le Révolté*, deux « feuilles de propagande anarchiste » de la communauté de Boitsfort. En 1909, il rencontre l'individualiste néo-malthusien Mauricius, orateur des « Causeries populaires ». Par son entremise, il fait la connaissance d'Anna Estorges, dite Rirette Maître-jean qu'il va bientôt retrouver à Paris. Là, pour gagner sa vie, il donne des cours de français aux enfants de réfugiés russes et fait quelques traductions littéraires. En compagnie de René Valet, il fréquente les cercles littéraires de la Montagne Sainte-Geneviève où l'on récite du Jehan Rictus. Dès septembre 1909, Victor se lie au groupe de la rue du Chevalier-

de-la-Barre qui édite le journal *l'anarchie*. Il commence à y signer de virulentes tribunes qui provoquent déjà quelques polémiques avec le gérant, André Lorulot - il y rédigea, jusqu'en 1912, pas moins de 31 éditoriaux et plus d'une centaine d'articles, sous divers pseudonymes : « Ralph », « Le Masque », « Yor », « 402 ». Deux manifestations « extraordinaires » marquent cette période : celle qui suit l'exécution, en Espagne, du pédagogue antiautoritaire Francisco Ferrer (mai 1909) et celle qui précède l'exécution, à la Santé, du cordonnier Liabeuf, meurtrier de deux agents des Mœurs (août 1910). C'est vers cette époque que Victor rencontre le jeune tuberculeux André Soudy et crée un cercle d'études au Quartier Latin, intitulé « La Libre Recherche ». Entre temps, les relations s'enveniment entre les amis de Paraf-Javal, militant rival du « Groupe d'Etudes Scientifiques » et ceux de Lorulot. Ce dernier installe l'imprimerie de *l'anarchie* dans de nouveaux locaux, à Romainville, fin juin 1910. Victor et sa compagne quittent Paris pendant l'été pour participer à cette nouvelle expérience communautaire. Là, il retrouve de vieilles connaissances : Callemin, Marius Medge, Edouard Carouy et Octave Garnier. Mais des désaccords ne vont pas tarder à menacer la cohésion du groupe. Lorulot se désolidarise du ton violemment « illégaliste » du journal. En juillet 1911, Rirette reprend la gérance. Le Rétif pourtant ne se fait pas aux mœurs strictement végétaristes de ses camarades qui, à leur tour, lui reprochent sa rhétorique trop « intellectuelle ». Une rapide débandade s'en suit. Carouy disparaît de Romainville, fin août. Début septembre, Callemin et Garnier font de même. Le 19 octobre 1911, *l'anarchie* reparait, installé désormais près des Buttes-Chaumont. Entre-temps, un certain Jules Bonnot, mécanicien-chauffeur âgé de 35 ans, est arrivé à Paris. Anarchiste lyonnais, il prend

contact avec Garnier - le plus déterminé à l'épauler dans des coups « d'action directe » - et parvient à convaincre Callemin, Vallet et Carouy de se joindre à eux. Ici commence l'épopée criminelle des « bandits tragiques » à laquelle Victor Kibaltchitch n'est pas activement mêlé. Après le meurtre d'un encaisseur, rue Ordener, le 20 décembre 1911, Callemin et Garnier viennent avouer au « Rétif » leur hold-up sanglant. Bien qu'opposé à cette surenchère de la propagande « par le fait », il prend la défense des *desperados* - qui sont pour la plupart, rappelons-le, ses amis d'enfance et d'adolescence - dans une série d'articles moins apologétiques que lyriques. Le 4 janvier 1912, il s'exclame à propos de la figure de « l'anarchiste-malfaiteur » : « Vainqueur ou vaincu, son sort n'est-il pas préférable à la végétation maussade et à l'agonie infiniment lente du prolétariat qui mourra abruti et retraité, sans avoir profité de l'existence ? Le bandit, lui, joue. Il a donc quelques chances de gagner. C'est assez. » Ces diatribes valent aux locaux de *l'anarchie* une perquisition immédiate. On y découvre deux révolvers issus d'un cambriolage.

Le Rétif est inculpé le 31 janvier 1912 de « complicité de vol avec recel ». On connaît la suite. Bonnot finit tragiquement, assiégé par plusieurs centaines de policiers, dans un garage de Choisy-le-Roi, préférant au dernier moment se tirer une balle dans la tête. C'est bientôt le tour de Garnier et Valet qui vont périr atrocement dans le dynamitage de leur cache, à Nogent-sur-Marne. Le 3 février 1913, commence le procès, en Cour d'assises, des vingt présumés complices de la désormais célèbre « bande à Bonnot ». Victor, tout en niant sa participation « à des actes qui lui répugnent », défend cependant devant les jurés ses propres convictions anarchistes-individualistes. Il est con-

damné à cinq ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour, tandis que Callemin, Monier et Soudy sont exécutés. Rirette, elle, est acquittée. De sa cellule, il continue à publier : dix articles dans *les Réfractaires* et cinq dans *Pendant la mêlée* et *Par-delà la mêlée*, trois revues d'Emile Armand. Fin janvier 1917, Victor sort de prison et se réfugie en Espagne. A Barcelone, il fréquente encore les mouvances libertaires, reste en correspondance avec Emile Armand, mais commence à éprouver une profonde lassitude devant l'égotisme « inactuel » et les digressions « sexologiques » cultivées par la plupart des individualistes. Le séisme insurrectionnel qui secoue la Russie, la terre natale de son père, achève de consommer une rupture latente avec sa famille politique d'origine. En août 1917, Victor Serge, rentré clandestinement en France, est arrêté et emprisonné à nouveau, au camp de Précigné. Par chance, un échange de prisonniers franco-russes a lieu en janvier 1919. Victor Serge s'embarque pour Moscou, puis Petrograd. Une nouvelle page de sa vie militante est tournée. (1)

On a souvent étudié les écrits de jeunesse de Serge dans leur rapport exclusif avec l'éloge plus ou moins appuyé de « l'illégalisme », soit en mésestimant la portée théorique des ébauches polémiques du « Rétif » au profit d'une valorisation formelle et ambiguë d'un certain lyrisme de la violence, soit en reposant la lancinante question de la responsabilité de « l'intellectuel » face aux dérives dites « terroristes » que sa violence verbale a pu induire. Or, il nous semble qu'à force de se focaliser sur l'aura « criminelle » qui entoure la précoce vocation politique de Serge, on manque probablement l'essentiel. Il suffit de mettre en regard le début de ses *Mémoires d'un révolutionnaire* et ses écrits des années 1909-1912 pour voir émerger un aspect méconnu de l'engage-

ment libertaire de Serge : un extraordinaire appétit de lecture, une soif d'apprendre éclectique et permanente donnant naissance à un esprit de synthèse libre de tous préjugés universitaires ou dogmatiques. L'épopée intellectuelle du collaborateur de *l'anarchie* - emblématiquement résumée dans le choix de ce pseudonyme : « Le Rétif » - est avant tout celui d'un autodidacte de la Belle Epoque. Sa jeunesse nous donne l'exemple vivant d'un apprentissage spirituel et militant entièrement émancipé d'une influence proprement scolaire ou académique. A travers elle, nous découvrons donc l'existence d'un dispositif culturel marginal qui, durant les années 1900, permit à certaines franges de la classe ouvrière et, surtout, à de nombreux déclassés, réfugiés, orphelins, sans travail, artisans en rupture de ban, etc. de s'approprier, sans passer par les relais officiels du savoir, des outils de réflexion et de pensée critique. Ce dispositif est complexe. Il s'agit des rééditions sous forme de « feuilleton », dans *l'anarchie* entre autres, de quelques ouvrages majeurs de biologie et de sociologie - ceux de Darwin, d'Elie Metchnikof, de Félix Le Dantec, etc. Il s'agit de la diffusion de brochures didactiques à bas prix au sein de circuits militants qui permettait à un public *a priori* peu lettré d'accéder aux morceaux choisis d'auteurs classiques. En 1910, *l'anarchie* met en vente un lot de « petits volumes à 0 F 45 chaque » où l'on retrouve pêle-mêle les œuvres de Diderot, Montaigne, Descartes, Helvétius, Alfieri, Condorcet, La Boétie, P. Leroux, Pascal, J.-J. Rousseau. Il s'agit de la multiplication des « Universités populaires » dans la région parisienne, comme celle de la « Coopération des idées », lieu de conférences ouvrières fondé le 9 octobre 1899 par un typographe anarchiste, Georges Deherme ; sur ce modèle, le créateur de *l'anarchie*, Albert Libertad, aidé de Paraf-Javal, mit sur pied

en 1900 un réseau de « Causeries populaires » itinérantes qui connut un large succès. Il faudrait encore parler des expériences pédagogiques marginales des Ecoles libertaires, telle « La Ruche » de Sébastien Faure. On ne peut saisir le type de discours élaboré par le jeune Kibaltchitch sans prendre en compte ce contexte socio-culturel spécifique, celui d'une marge de contre-culture politico-littéraire parmi les mouvances libertaires.

On retrouvera, sous un autre angle, cette problématique au travers des « en-dehors » que Victor Serge cite dans ses *Mémoires*. « L'individualisme venait d'être affirmé par Albert Libertad, que nous admirions » (2), se souvient Serge avant de broser un portrait assez fidèle du personnage. Il s'agit d'un orphelin bordelais, né en 1875, placé chez un entrepreneur, puis renvoyé à l'hospice, qui arriva à Paris, en parfait trimardeur, vers 1897. Engagé comme typo au *Libertaire*, Libertad qui « aimait la rue, la foule, les chahuts, les idées et les femmes » devint le centre « d'un mouvement d'un dynamisme extraordinaire », ajoute Serge. Adeptes de Rabelais, inventeur d'une orthographe simplifiée sans majuscule, polygame et infirme des deux jambes, cet homme, qui se révéla un polémiste de talent (3), incarnait bien l'archétype même du pur autodidacte. Autre jalon de la soif d'apprendre du Rétif, Jehan Rictus qui « lamentait la misère de l'intellectuel sans le sou traînant ses nuits sur les bancs des boulevards extérieurs et nulle rime n'était plus riche que les siennes : songemensonge, espoir-désespoir ». (4) Rictus, né en 1867, de père inconnu, vécut sa prime jeunesse entre Boulogne et Londres. A seize ans, il quitte sa mère définitivement pour devenir, tout à tour, homme de peine, balayeur, manœuvre, débardeur, enfin diseur réaliste de Café Concert et poète de l'argot, en « merveilleux

autodidacte » qu'il était comme le rappelle Gaston Ferdière dans sa biographie. (5) C'est sur son œuvre majeure, *Les Soliloques du pauvre*, que le Rétif écrivit, sans le faire paraître, son premier article de critique littéraire, en décembre 1908. (6)

Parmi les quelques silhouettes marquantes qui croisèrent l'adolescence errante de Victor, citons Eugène-Bonaventure Vigo, dit Miguel Almeyreda que Serge « avait aidé à se cacher à Bruxelles », même si ce dernier « s'était rudement moqué de ses velléités tolstoïennes ». (7) Almeyreda - pseudonyme issu de l'anagramme provocateur : « de la merde il y a » -, né le 5 janvier 1883, enfant bâtard tôt délaissé par sa mère, dut pour subsister se livrer à de nombreux travaux d'apprenti, avant de connaître la prison. Celui qui allait devenir l'acérbe polémiste de la *Guerre sociale* dans les années 1910 fut, comme son cadet Le Rétif, le produit intellectuel hybride d'une envie d'apprendre assumée de façon totalement autonome. Il faudrait encore citer le cas d'Emile Pouget, le cordonnier pamphlétaire du *Père Peinard*, le cas de Mecislas Golberg, étudiant polonais en exil, devenu vendeur ambulancier de café à Londres qui « mourut à peu près de faim au quartier latin en affirmant que la plus haute mission révolutionnaire incombe à la pègre », (8) Emile Armand, qui ne fréquenta jamais l'école et fut élevé par son frère avant de rejoindre « l'Armée du Salut », et tant d'autres autodidactes libertaires que Serge a sans doute cotoyés sans qu'on n'en garde trace.

Il serait illusoire de vouloir distinguer, chez le jeune Kibaltchitch, l'itinéraire d'auto-apprentissage littéraire - fondé sur la lecture de brochures didactiques militantes, sur la fréquentation de « Causeries populaires », sur la traduction, comme nègre des éditions Grasset, du romancier anarchiste

Artzybatchef, sur la création d'un cercle poétique en marge de la « bohème » étudiante etc. - du cheminement spécifiquement politique. L'un a épousé les formes de l'autre. La maturation intellectuelle du Serge d'avant 1919 et de ses compagnons d'alors fut entièrement déterminée par les modes de diffusion et d'appréhension, marginaux, expérimentaux, éclectiques, mais aussi partiels et lacunaires, propres aux franges antiautoritaires de l'extrême-gauche française et belge. Qu'on y prête bien attention, cette culture parallèle passée par les voies d'une autodidaxie sauvage est, par essence, sensiblement différente de celle des élites socialistes françaises (jaouessistes, guesdistes, hervéistes) ou allemandes et différente aussi de celle des principaux théoriciens anarchistes, tels Kropotkine, Bakounine et, *a fortiori*, Stirner. Elle ne reproduit pas un système de pensée révolutionnaire déjà constitué résultant d'une critique interne de l'idéologie dominante, mais s'est constituée à partir d'une table rase de l'inculture suivant une multitude de prises de conscience parcelaires et divergentes synthétisant des lectures et des expériences individuelles disparates. De là provient, sans doute, l'infléchissement individualiste de la nébuleuse anarchiste des années 1890-1914, faisant de celui qui « apprend par lui-même, sans maître », l'autodidacte, un emblème à la fois politique et poétique.

Politiquement, ce principe de l'auto-apprentissage a deux conséquences. D'une part, il donne à la révolte une assise théorique désordonnée : l'autodidacte use de références parfois nettement réactionnaires qu'il tente d'assimiler, comme on l'analysera tout à l'heure, de façon paradoxale. D'autre part, il soumet tout savoir appris à une application immédiate, à un unique critère : l'adéquation personnelle du mode de pensée et du

mode de vie. Il s'agit toujours « d'être soi-même », comme le rappelle Serge dans ses *Mémoires*, (9) c'est-à-dire de mettre en œuvre sans délai les œuvres qu'on vient de s'approprier. Poétiquement, l'existence d'écrivains s'efforçant de romancer dans leurs écrits cet autoportrait du libertaire en autodidacte, durant la Belle Époque - de Jehan Rictus à Marc Stéphane, en passant par Georges Darien, Zo d'Axa, Han Ryner, (10) sans oublier Jules Vallès qui a poussé, dès la fin du XIX^e siècle, ce type d'autobiographie de la révolte hors les sentiers battus du naturalisme -, a probablement marqué en profondeur la forme fictionnelle de l'œuvre de Serge. L'émergence, à partir de la fin des années 1920 d'un courant dit de « littérature prolétarienne » autour du communiste Henri Barbusse - quoique distinct du navrant « réalisme-socialiste » soviétique -, ne saurait occulter la source d'inspiration première de Serge. Si ses romans évitent les écueils du populisme bourgeois et distancé, du récit engagé dogmatique et du rendu d'une « conscience de classe » prolétarienne, c'est aussi parce qu'ils ont assimilé et renouvelé, consciemment ou non, l'héritage politico-littéraire méconnu de ce type de confessions post-naturalistes propres aux milieux libertaires.

Pour comprendre les références politiques des écrits de jeunesse du « Rétif », il nous faut revenir brièvement sur l'émergence d'une marge individualiste au sein de l'anarchie. Se fondant moins sur une stricte fidélité à l'œuvre de Max Stirner que sur une réticence intuitive envers les tentations collectives, autoritaires et normatives des mouvements socialistes et libertaires de la fin du XIX^e siècle, certains sympathisants de la cause anarchiste regroupèrent autour de journaux indépendants une nébuleuse individualiste composite. Citons Zo d'Axa qui fonda en mai 1891 *L'En*

dehors en compagnie de Bernard Lazare, Felix Fénéon, Lucien Descaves etc..., puis *La feuille* en octobre 1897 avec cette visée explicite: « Quand on va sa route, seul, on apprend à toute occasion le plaisir de dire le mot que les gens du quartier n'osent pas. Fini le souci d'édifier des voisins et la concierge. Plus de morale! plus de trafic! assez d'attrape-clientèle... A l'argument de la masse, aux catéchismes des foules, à toutes les raisons-d'état de la collectivité, voici que s'opposent les raisons personnelles de l'individu. » (11) Citons Georges Darien qui fonda avec Emile Janvion, en août 1903, un bi-mensuel au titre provocant *L'Ennemi du peuple*, où collaborèrent Jehan Rictus, Miguel Almeréyda, Elie Faure, Han Ryner etc. Darien y faisait le constat suivant: « Au-delà du Peuple, il y a les Individus, les Hors-Peuple. Ce sont les noms de tous les êtres qui ont eu la haine de ce qui existait de leur temps, et qui ont agi cette haine d'après leurs tendances ou leurs possibilités, (...) ce sont les noms de tous ceux qui haïssent ce qui existe à présent, qui rejettent le soi-disant contrat social et refusent leur sympathie aussi bien aux lâches qui l'acceptent qu'aux hypocrites qui le discutent. » (12) Citons, bien sûr, Albert Libertad qui fonda en avril 1905 *l'anarchie* en proposant ces quelques devises lapidaires: « Il n'y a pas de Paradis futur, il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent. Vivons nous! Vivons! La Résignation, c'est la mort. **La Révolte, c'est la Vie**. » (13) De nombreuses revues affichèrent alors un individualisme militant: *La Renaissance* (1895-1896), *Le Libre* (1897-1898) créé par Manuel Devaldès, *L'Ere nouvelle* (1901-1911), *Hors du troupeau* (1911-1912), *Les Réfractaires* (1912-1913) créés par Emile Armand, *Aphorismes, Boutades et propos subversifs d'un ennemi du peuple et des lois* (1906-1909) créé

par Marc Stéphane, *L'idée libre* (1911-1913) créé par Lorulot, *Le Sphinx* (1913-1914) créé par Hervé Coatmeur, *L'Action d'art* (1913) créé par André Colomer. Si elles empruntent toutes à la rhétorique anarchiste un primat antiautoritaire, on y voit cependant apparaître un certain nombre de thèmes plus ou moins spécifiques: la défense de « l'amour libre », du « nudisme », du « végétarisme » et de ses dissidences « sauvagistes », la propagande « néo-malthusienne », la critique d'une sanctification du Travail et de « l'ouvriérisme » syndicaliste, la critique de la nouvelle religion « laïque » de l'école républicaine, l'éloge de la « reprise individuelle » dite « illégaliste », le retour aux valeurs du « cynisme » antique, un certain culte du « héros » teinté d'aristocratie littéraire. C'est sous l'influence immédiate de ce bric-à-brac de convictions éparses, souvent naïves ou ambigües, que le jeune Kibaltchitch a rédigé la plupart de ses articles dans *l'anarchie*. Pour le lecteur actuel, l'un des intérêts évidents de ces écrits tient aux thèmes prémonitoires que développe ce polémisme confus, thèmes encore à l'état embryonnaire que l'extrême-gauche a, peu ou prou, dû assimiler durant les crises de la fin des années 1960: la question de l'égalitarisme sexuel, la question de l'écologie politique et de la critique du productivisme, la question de la pédagogie non-normative et des écoles dites « parallèles », etc. Il y a probablement, ici, un fil ténu à retrouver, du Rétif à Mai 68, celui qui, d'un bout du siècle à l'autre, repose la question de la place de la « subjectivité » dans tout mouvement social. Ce n'est pas exactement l'objet de notre étude. Nous nous proposons plutôt de chercher dans le désordre conceptuel du jeune Kibaltchitch un ressort principal, une sorte de clef de voûte qui nous rendrait transparent son système de pensée en gestation. Aussi paradoxal que

cela puisse paraître, il semble que cette clef tient à la question épineuse de la « servitude volontaire ».

Sans doute les articles du Rétif apparaissent-ils d'abord comme les outils d'une entreprise de démolition pure et simple de l'ordre établi, d'une critique de la domination et de ses « fonctions vivantes ». On trouvera parmi eux tout le détail sur les « brutalités guerrières », les « exploits de la Veuve » et sa « macabre comédie judiciaire », l'essor des religions et sectes de « guérisseurs », enfin sur « l'accaparement des richesses par une minorité de parasites ». Haine de l'armée, de l'Eglise, de l'Etat démocratique ou non, de l'exploitation salariée, de la Justice, autant de dénonciations de l'oppression partagées par toutes les harangues anarchistes d'alors. Cependant cette critique recèle une face cachée, possède un ressort secret. Elle agit comme un balancier qui, tantôt frappe à la tête, tantôt s'attaque au bas du corps social. Si le Rétif n'est pas avare de sa plume pour dénoncer les actes d'autorité de cette « république à base de violence », il n'oublie jamais de dévoiler l'attitude passive de ses victimes. Loin de se cantonner dans l'étude d'une physique du Pouvoir, comme coercition, il s'exerce à dépecer ce qui, dans le répondant social, explique, légitime et consolide l'édifice d'oppression. C'est alors à un subtil exercice de contrepoint qu'on assiste. Rien ne sera passé sous silence des « lâchetés », « illogismes », « veuleries », « inconsciences » du peuple en tutelle - ces adjectifs sont en quelque sorte les *leitmotiv* de son style pamphlétaire. (14) Le Rétif revient sans cesse au tableau, froidement brossé, de la fameuse « servitude volontaire ». Il s'agit de mettre à nu, un à un, chacun des modes de soumission dont usent les asservis pour se conserver en l'état: « habitude » et « atavisme d'asservissement » des « esclaves

héréditaires» (pp. 109-110) tout d'abord, règne des «fictions, du mensonge ailé, du clinquant, de l'activité feinte, du bluff, tous les bluffs» (p. 53) ensuite, et enfin, intériorisation de la «morale dominante» dans la «mentalité de l'esclave» autant que dans la «mentalité du «maître»» (p. 93). On aurait presque la sensation qu'à tant vouloir insister sur l'aspect réactif de la soumission, Le Rétif cherche à démontrer cette équation terrible: «l'aveuglement volontaire» des dominés a plus de force que la «Force» elle-même de domination, comme si l'édifice social entier tenait plus à l'attitude «aveuglée» et «servile» des uns qu'aux structures du Pouvoir en place. On suit ainsi d'article en article la genèse de cette certitude: «Il paraît puériel de porter au pinacle le travailleur dont l'inconscience lamentable est cause de l'universelle douleur, peut-être plus que l'absurde rapacité des privilégiés» (p. 105). Autrement dit, ce sont moins les maîtres qui agissent que leurs serfs qui se font agir. La domination aurait lentement changé de bord, de stratégie. Tel est le premier leurre mis à mal dans ces textes.

Il s'ensuit un autre leurre, issu de la même «tyrannie des fictions» - c'est le titre même d'un article du 9 novembre 1911. Le rapport de force, en perpétuelle neutralisation, qui unit plutôt qu'il n'oppose le «maître» et «l'esclave», est surdéterminé, aux yeux du Rétif, par un ultime «mirage»: il s'agit de «l'illusion révolutionnaire» qui vient remplacer dans le monde moderne deux simulacres classiques, «l'illusion religieuse» et «réformiste» (pp. 51-52). La description du leurre révolutionnaire est, là encore, très approfondie. Il se constitue d'abord à partir d'un lot d'images d'Épinal. En voulant émanciper le prolétariat, le mouvement «syndical et socialiste» a «placé en premier lieu l'idée du travail «geste auguste» et a

«mis le triste salarié sur un haut piédestal» (p. 102): «Le travail étant noble en son essence, dirent les esprits simplistes, noble est le travailleur. Voilà! Ils n'oublièrent qu'une chose; c'est que (...) le travail théoriquement si beau est dans la pratique ordinaire, laid, abrutissant, démoralisant» (p. 103). En conviant le peuple «à admirer le prolo», c'est-à-dire à s'admirer comme tel, à se «conformer» à lui-même, à «s'accomoder» de son état, les «ouvriéristes» de tous bords n'ont fait que renforcer la «léthargie des masses» (p. 118). Au lieu de pousser le travailleur exploité à rompre avec son image, ils en ont fait une sorte de fétiche idolâtre. Tel est le premier paradoxe découvert par le Rétif. L'autre tient au mirage du «Grand Soir», d'une «Sociale» prochaine qui libérerait l'opprimé. En promettant «l'Aube rouge» au peuple, on n'a fait que différer un peu plus le moment de la révolte de certains de ses membres, on «l'a fait rêver plutôt qu'agir», attendre plutôt qu'exiger. Les syndicats n'auraient donc servi, à leur insu, qu'à faire reculer de proche en proche l'émancipation individuelle de chaque ouvrier au bénéfice d'un suspense collectif indéfini. Telles sont les deux ruses de la raison révolutionnaire, se conformer et différer. Sans parler même de la teneur de cette «société future» socialiste où la «chair à barricades» cédera vite la place aux «arrivistes, mégalomanes et sinécuristes» (p. 116), «idéale société», calquée sur la «CGT», que Le Rétif dénonce par avance: «Je pressens les Comités Révolutionnaires, édictant contre les en-dehors que je suis des lois plus scélérates que jamais; je devine la chiourme républicaine devenue le bague syndicaliste; je sens peser sur mes épaules déjà assez meurtries le fardeau d'une oppression plus redoutable que celle d'aujourd'hui» (p. 117). Ultime leurre que ce «despotisme du Quatrième État» qui se constituera à l'image

même de la domination tant honnie, mirage d'une vraie «Révolution», en fait faux renversement qui visera au contraire à la conservation, sous une autre forme, de l'oppression, prévient le futur Victor Serge.

Au terme de cette démythification théorique, Le Rétif semble élargir encore la portée de son constat. L'effet de contrepoint critique, voyant dans tous rapports de force un jeu illusoire d'actions et de réactions qui s'annihilent solidairement, se met alors à englober la réalité entière. C'est à présent la «Paix» qui poursuit la «Guerre» par d'autres moyens, la «morale laïque» qui poursuit l'œuvre de la «Religion», etc. L'auteur décline ici le même modèle critique suivant toutes les lignes de tension du réel, dénonçant partout les antagonismes trompeurs, les mouvements immobiles, en un mot, l'ensemble des révolutions conservatrices «étouffant les originalités individuelles, détruisant la vie, créant de la monotonie, de la sécheresse, faisant de la mort sous les apparences de la vie». Et c'est seulement arrivé au bout de cette impasse qu'il peut nommer, avec le sociologue libertaire Georges Palante, le postulat de toute domination: «la loi de conformisme social» qui est par essence une «loi d'élimination des individus rebelles à ce conformisme» (p. 88). Telle est la fondation de l'individualisme du Rétif, non pas un égoïsme dandy, mais un itinéraire critique qui dévoile, à son terme, une opposition irréductible entre l'aspiration individuelle et le mimétisme des «masses», cette loi d'imitation que Tarde avait mis à nu deux décennies plus tôt.

Revenons un court instant en arrière pour confronter ce cheminement théorique à celui des anarchistes de la Belle Époque. En se focalisant sur la question de «l'aveuglement volontaire» des opprimés, Le Rétif reprend à son compte une idée force de

milieux libertaires qui ne cesseront durant les années 1880-1914 de rééditer le célèbre *Discours de la servitude volontaire* de la Boétie. On pourrait dire qu'il s'agit de mettre l'accent sur le problème de «l'aliénation» de la classe ouvrière au-delà de son évidente «exploitation», pour user à rebours d'un distinguo propre à l'œuvre de Marx. «Ce sont les esclaves qui font les seigneurs, les peuples les gouvernements, les ouvriers les patrons», résume lapidiquement le jeune Kibaltchitch (p. 106). Toutes les diatribes individualistes ne feront que radicaliser ce contrat: «La pauvreté est un crime», tranche Darien en 1900, «C'est un crime atroce. Crime pour celui qui l'impose. Crime encore plus grand pour celui qui l'accepte. Le riche, en effet crée le pauvre. Mais c'est le pauvre qui crée le riche.» (15) Ce n'est qu'un exemple parmi des centaines d'autres qui tous alimentent le même procès du servage désiré. Mais l'intérêt de la démarche du Rétif tient au caractère apparemment paradoxal de son système de références explicite. En cours de route, il n'hésite pas à reprendre à son compte les préjugés sur la «dégénérescence» des «pauvres» en citant les thèses de socio-anthropologie d'Alfred Nicéféro (pp. 99-101). Il assume aussi l'héritage réactionnaire du darwinisme-social, à base «d'égoïsme», de «lutte pour la vie» et de «sélection naturelle» du biologiste Le Dantec. Mieux, il se sert, de façon presque obsessionnelle, des concepts *a priori* réactionnaires de la sociologie comportementaliste, de celui de «psychologie des foules» surtout. Plagiant presque terme à terme les analyses du très conservateur Le Bon, il affirme: «Une psychologie nouvelle se crée, commune à tous les membres de l'association. Ils constituent désormais une foule; et cette foule a une mentalité, une vie, une destinée distincte de celles des individus dont elle est composée»

l'entr'aide; et ces loups vivent en lisière de la société, précisément parce qu'aimant l'entr'aide, la vie libre, la libre collaboration des forces généreuses, ils détestent la chaîne, l'usine, le salariat» (pp. 166-167).

Telle est l'issue paradoxale de cette réinterprétation anarchiste de la «volonté de puissance»: force comme «mode de vie», socialités par «bandes» ou meutes et existence en «lisières» du monde et de son labeur obligatoire. Telle est la torsion finale que Le Rétif fait subir au modèle aristocratique, s'imprégnant de son énergie libératrice tout en neutralisant sa pulsion totalitaire. On trouverait trace d'une torsion similaire chez d'autres individualistes, à l'aube du XX^e siècle, chez les sociologues Georges Palante et Mécislas Golberg, chez le critique d'art Elie Faure, chez les promoteurs de «l'artistocratie» Gérard de Lacaze-Duthiers et Emile Armand, chez l'apologiste de «l'action d'art héroïque» André Colomer. Tous ces noms composent un pan méconnu de l'histoire des idées, un authentique nietzschéisme libertaire qui, lui, ne s'est jamais compromis avec son «frère-ennemi» fascisant. (17) Il faudra un jour mettre cette histoire au clair.

En 1917, Victor Serge fait paraître, en espagnol, un texte intitulé *Essai critique sur Nietzsche*. (18) Il s'agit, en quelque sorte, du testament politique du Rétif. Sa position est demeurée la même, celle d'un anarchiste empreint d'une admiration toujours vive pour la force de rébellion «noble et vigoureuse» que l'œuvre de Nietzsche fait partager à son lecteur. Cinq ans après ses derniers articles dans *l'anarchie*, Serge continue d'invo-

quer, toujours selon Zarathoustra, l'émergence de «nouvelles valeurs»: «l'autonomie individuelle, l'originalité, le droit absolu de la conscience, la solidarité spontanée, l'énergie créatrice et une éthique sans dogme ni leurre». Mais, les temps ayant changé, Serge cherche maintenant à éviter toute confusion entre son interprétation et la tentation autoritaire qui hante l'œuvre nietzschéenne: il revient sans cesse sur certaines distinctions - entre culte de l'«Energie» et culte de la «Violence», «combat pour la vie plus intense» et «volonté de domination» - comme si la guerre de 14-18 lui avait soudain révélé les usages équivoques qu'on pouvait faire de certains mots d'ordre. Sans renier le moins du monde son analyse de fond, Serge aboutit alors à cette équation à deux inconnues: il y a chez Nietzsche, «comme dans notre propre humanité en destruction, deux idéaux en présence: l'impérialisme et le libertarisme». Deux tendances coexisteraient en ce généalogiste de la morale: un Nietzsche «totalitaire» et un autre «libertaire». Avec une certaine ironie géopolitique, il appelle le premier «un bon Allemand impérialiste» et réincarne l'autre dans la figure «libre», généreuse, vivante» de «l'homme-dieu Dionysos». Il dénonce le goût de la barbarie belliciste chez l'un et perpétue l'éloge d'une révolution hédoniste à travers l'autre. Quittant, en 1919, une Europe ravagée par l'impérialisme allemand surtout, pour la «nouvelle table des valeurs» de l'URSS entre genèse et chaos, il y a fort à parier qu'il partait là-bas, le cœur gonflé d'espoir, en quête de retrouvailles libertaires dionysiaques.

- (1) Pour ce résumé biographique, nous avons utilisé les Mémoires de Serge minutieusement indexées par Jean Rièrre, mais aussi le livre de Richard Parry (*The Bonnot gang*, Londres, Rebel press, 1987) et l'article de Jean Maitron sur Victor Kibalchich dans le n° 46 du *Mouvement social* (1964).
- (2) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire* (1901-1941), Editions du Seuil, 1951, cité dans réédition, Seuil, coll. «Points Politique», p. 25.
- (3) Albert LIBERTAD, *Le Culte de la charogne*, Editions Gallée, 1975 (recueil d'articles parus entre 1900 et 1904 dans *l'anarchie*).
- (4) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 23.
- (5) Gaston Ferdière, *Jehan Rictus, son œuvre*, Editions de la Nouvelle Revue Critique, coll. «Célébrités contemporaines», 1935, p. 16.
- (6) Le Rétif écrit en décembre 1908 une courte étude: «Jehan Rictus: «Les Soliloques du Pauvre». Elle était destinée à paraître dans *l'anarchie*, mais fut probablement mise de côté à cette époque. Emile Armand fit paraître cet «inédit» dans le n° 36 de sa revue *L'Unique* en janvier 1949.
- (7) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 34.
- (8) *Ibid.*, p. 31.
- (9) *Ibid.*, p. 26.
- (10) Entre autres, voir: Georges DARIEN, *Biribi*, Stock, 1891; Jehan RICTUS, *Fil-de-Fer*, Louis MICHAUD, 1906; Zo D'AXA, *De Mazas à Jérusalem*, Chamuel éditeur, 1895.
- (11) Zo D'AXA, *En dehors*, recueil d'articles présenté par J.-P. Courty, Editions Champ Libre, 1974, p. 207 («A toute occasion», *La Feuille*, 1900).
- (12) Georges Darien, *L'ennemi du peuple*, recueil d'articles présentés par Yann Cloarec, Editions Champ Libre, 1972, p. 124. («Ennemi du peuple», *L'Ennemi du Peuple*, n° 9, 15 décembre 1903).
- (13) Albert LIBERTAD, «Aux Résignés», *l'anarchie*, n° 1, 13 avril 1905.
- (14) Pour les paginations incluses dans notre étude, voir: Victor SERGE, Le Rétif, articles parus dans *l'anarchie* (1909-1912), textes réunis et présentés par Yves Pagès, Librairie Monnier, 55, rue de Rome, Paris, 1989.
- (15) Georges DARIEN, *La belle France*, éditions de *La Revue Blanche*, 1900, cité dans réédition, coll. 10/18, p. 96.
- (16) A ce sujet, voir: Jean MAITRON, *Le mouvement anarchiste en France, Des Origines à 1914*, Librairie François Maspero, 1975, pp. 382-408.
- (17) A ce sujet, voir surtout: Michel ONFRAY, *Georges Palante, Essai sur un nietzschéen de gauche*, Editions Folle Avoine, 1989; Pierre AUBERY, *Mécislas Golberg, biographie intellectuelle (1868-1907)*, Minard, coll. «Lettres modernes», 1978.
- (18) Il s'agit d'un article de Victor SERGE, intitulé «Esbozo critico sobre Nietzsche», paru en 1917 dans la revue anarchiste de Barcelone, *Tierra y libertad*. Nous nous sommes permis de traduire quelques expressions de Serge, le texte n'ayant jamais été publié en français.

S

Serge Reflects on Stalinism

by Suzi WEISSMAN

Victor Serge's life experience and revolutionary writings are an eloquent challenge to orthodox notions of the Soviet Union. His works are a valua-

ble, neglected addition to the existing literature which shed light on the formative chapters in Soviet political history. He wrote as an insider, defen-